

de sa voix, l'ensemble si parfaitement harmonieux de toute sa personne, faisait d'elle une œuvre d'art, un prodige, un objet d'admiration, presque de culte. Lucie n'avait d'autre parent qu'un jeune homme, Eugène, qu'on supposait charitablement son frère, bien qu'il ne fût rien moins ; mais l'artiste s'était efforcé, par tous les moyens possibles, d'accréditer ce mensonge. Lucie, plus scrupuleuse, avait en vain essayé de l'en détourner. Eugène, persuadé que personne ne voudrait croire à la candeur de son affection et à la sainte gravité de ses projets, s'obstinait à confirmer l'erreur, jusqu'au jour où il pourrait la démentir honorablement. La suite de ce récit apprendra au lecteur en quelles circonstances les deux jeunes gens s'étaient rencontrés, et quels incidents perpétuaient un état de choses peu conforme aux règles habituelles, que chacun d'eux eût désiré appliquer à sa conduite. Le suicide, auquel l'abbé de Valencey venait d'arracher Eugène, se rattachait aussi à cette histoire. Nous expliquerons ces diverses particularités en leur lieu ; nous nous honorons, quant à présent, à indiquer les fils par lesquels les nouveaux personnages que nous introduisons tiennent aux autres figures présentées jusqu'ici.

Jules de TOURNEFORT.

(A continuer.)

BIBLIOGRAPHIE.

LES GIRONDINS,

PAR M. DE LAMARTINE.

Une œuvre, partie de la main d'un homme en possession de l'estime et de l'admiration publiques se recommandant ainsi par le nom seul de son auteur, semblait devoir échapper à ce qu'on appelle le puff de l'industrie. Nous regrettons que le livre de M. de Lamartine ait subi la honte des placards monstrés. Ces quatre mots, *les Girondins*, par M. de Lamartine, occupent sur les murs de la capitale, et probablement ailleurs, trois ou quatre mètres carrés. Ce n'est pas tout. Pour chauffer la vente, l'ouvrage ne paraît que par deux volumes à la fois, à 15 jours de distance, et les épisodes, les plus piquants sans doute, sont livrés officieusement à la publicité anticipée des journaux. Il y a progrès dans l'industrie bibliographique ! Mais comme ce progrès pourrait tendre à tromper la crédulité confiante, nous croyons qu'il est de notre devoir de le signaler au public. Nous pensons même rendre service aux auteurs qui ignorent à combien peuvent s'élever pour eux ces frais d'annonces, s'ils n'ont pas soin de s'en décharger sur le libraire. Nous tenons de source certaine qu'un ouvrage, qui a eu un immense succès, compensation faite des frais de publicité, a rendu... non ! a coûté trois mille francs à son auteur. Public et auteurs, fiez-vous donc aux annonces !

Une critique bibliographique, intelligente et consciencieuse comme nous l'entendons, a donc incontestablement son prix.

C'est à ce point de vue que nous allons apprécier *l'Histoire des Girondins*, dans les quelques feuilles détachées que le vent de la publicité nous

a apportées. S'il fallait caractériser cette œuvre en général, nous dirions que c'est de la philosophie poétique sur la révolution française.

M. de Lamartine est l'*anima candida* des anciens, qui n'a pas de terme équivalent dans notre langue et peu de types semblables parmi nous. Ce jeune seigneur, qui avait vu la révolution saisir au même foyer où peut-être il a écrit ses *Girondins*, son aïeul, son père ses tantes, toute sa famille, pour les traîner à la guillotine, a fini, dans le commerce des muses, par éteindre en lui toute regret, tout sentiment de haine pour le passé. Il s'est créé un présent et une philosophie propres. C'est ainsi qu'ayant rencontré sur son chemin la révolution française, il a pu la considérer comme la théogonie manichéenne portant dans son sein la révolution du bien et du mal, c'est-à-dire le bien dans l'idée qui a produit la révolution, le mal dans les crimes dont l'idée s'est servie.

Séduit par cette distinction philosophique qui se révélait à lui, tandis qu'elle avait échappé aux royalistes et aux démocrates, les uns réprouvant le principe révolutionnaire dans la réprobation des crimes, les autres amnistiant les crimes par la sainteté du principe, il a cru qu'il lui serait donné d'opérer dans les esprits la conciliation qui s'était faite dans le sien. Il a cru que, mettant d'un côté les actes, de l'autre les idées, il retirerait la "révolution-principe" de cette mare de sang où l'avaient plongés ses fanatiques sectaires, pour l'emporter, lui, sur les hauteurs de son âme, et la montrer transfigurée, resplendissante aux yeux des générations nouvelles.

Il y avait tant d'avenir dans cette magnifique conception, que le grand seigneur, le royaliste, s'est fait révolutionnaire d'un type nouveau.

Tel serait donc le cachet particulier de *l'Histoire des Girondins* : l'auteur, raisonnant au point de vue chrétien, et prenant à partie l'humanité tout entière, descend dans les âmes, entre dans toutes les espérances, les douleurs, les martyres, puis laisse tomber dans le temps ce qui appartient au temps, à l'homme, à la passion, et séparant le principe des crimes qui se sont commis en son nom, s'efforce de rendre à son immortalité ce principe qui se mêle, mais qui doit survivre à l'événement. Ainsi, sous la plume de M. de Lamartine, le crime restera crime, mais l'idée-révolution, ou si vous voulez, la démocratie se séparant avec énergie de ce qui ne fut pas, et n'est pas elle, se présentera avec toutes les séductions capables de la faire amnistier dans le passé et de réunir autour d'elle tout ce qui a foi, vie et amour.

Cette philosophie est nouvelle dans l'histoire de la révolution ; le genre d'écrire l'est également. D'ordinaire les historiens rejettent à droite, à gauche tout ce qui n'est qu'un affluent, détail, vie privée, afin de mieux concentrer les faits généraux et bien de masser. M. de Lamartine, au contraire, voyant dans ce drame humain, appelé révolution, tant de personnages, tant d'incidents entassés et précipités les uns sur les autres, des péripéties si courtes, si pressées, des biographies si fortement soudées, l'histoire, a cru devoir délaissier la manière simple directe, générale des anciens, pour puiser dans la succession et la diversité des tableaux et des épisodes une plus grande puissance d'émotion nécessaire au but qu'il s'est proposé.

On conçoit maintenant que, pour écrire ce grand et sublime martyrologe, l'auteur-poète des *Girondins* se soit servi d'un style peu ordinaire à l'histoire. Aussi se montre-t-il le plus souvent exalté de l'exaltation de tout un peuple, et sa diction alors revêt toute la magnificence des *méditations poétiques*.

Devant cette composition d'un homme de génie, et quelque extraordinaire qu'elle soit, ne reste-t-il plus qu'à s'incliner d'admiration, comme l'on fait

presque tous les journalistes ? Nous ne le pensons pas, tout petit que nous sommes.

Certes il a bien raisonné le penseur qui s'est dit : nous avons vu tomber tant de victimes, tant d'êtres que nous en gardons la tendresse des catastrophes. La commémoration est l'âme de notre temps. Je veux donc attendre fortement sur la révolution française, et finir, en réunissant les esprits dans une même pensée chrétienne, cette lutte sociale où vainqueurs et vaincus se renvoient après le combat les mêmes colères, les mêmes anathèmes. Mais où il s'est trompé, c'est en concevant l'idée chrétienne comme la conqut 90. On a beau placer cette philosophie sur l'autel chrétien, l'autel chrétien s'en indigne, car ce n'est qu'une pâle fleur de ce foyer brûlant qui s'appelle catholicisme. Si vous voulez que cette immense mêlée d'hommes, qui se heurtent et se brisent contre les révolutions, vienne s'abriter sous les grands principes d'égalité et de fraternité évangéliques, il faut donner à ces principes, non point la valeur d'une science humaine, mais toute la sanction de la science de Dieu. M. de Lamartine, pour avoir visé trop bas, n'atteindra pas le but.

Pour le style, nous pensons que l'historien-poète, soit par goût, soit par le genre de son talent, a imité l'art ancien, qui consistait à exploiter une qualité isolée. Sa muse historique flotte presque perpétuellement en suaves et harmonieuses ondulations sur cette immense épopée révolutionnaire, et chaque fait, chaque vie sont autant d'épisodes. Aussi vous éprouvez le plaisir le plus délicieux, mais il y a, une lassitude dans le plaisir même. Telle est l'impression que nous avons éprouvée à la lecture de ces pages que l'obligance de l'auteur a livrées au public. Nous aurons le temps de mieux asseoir notre jugement : ce que nous venons de faire n'a pour but que d'initier nos lecteurs à l'appréciation d'une œuvre d'esprit, qui a la prétention d'être l'histoire d'une révolution qui débordait l'histoire, qui se dérobe et s'évanouit sous une forme jusque-là indéterminée. En attendant, tâchons de justifier notre critique.

(A continuer.)

COURS DE CHIMIE

PAR
N. AUBIN, écrivain.

Discours d'Introduction.

(suite et fin.)

Il ne faudrait point croire pourtant d'après ce que je viens de dire que la science se soit bornée jusque là à des recherches de genre de celles que je viens de mentionner ; mais comme je l'ai déjà expliqué les connaissances chimiques, proprement dites, se composaient d'une foule de faits curieux ou utiles mais rien n'était co-ordonné ; le défaut d'instruments suffisamment délicats pour bien suivre des expériences et en tirer des conclusions rigoureuses et l'habitude pédantesque des anciennes écoles qui voulaient tout réduire au simple raisonnement métaphysique sans égard aux faits sur lesquels doit se fonder toute théorie scientifique, durent empêcher des hommes d'un génie supérieur de faire faire aux sciences naturelles des progrès aussi rapides que ceux qu'a fait la chimie depuis les cinquante dernières années. Pour ne citer qu'un exemple frappant de ce que peut la